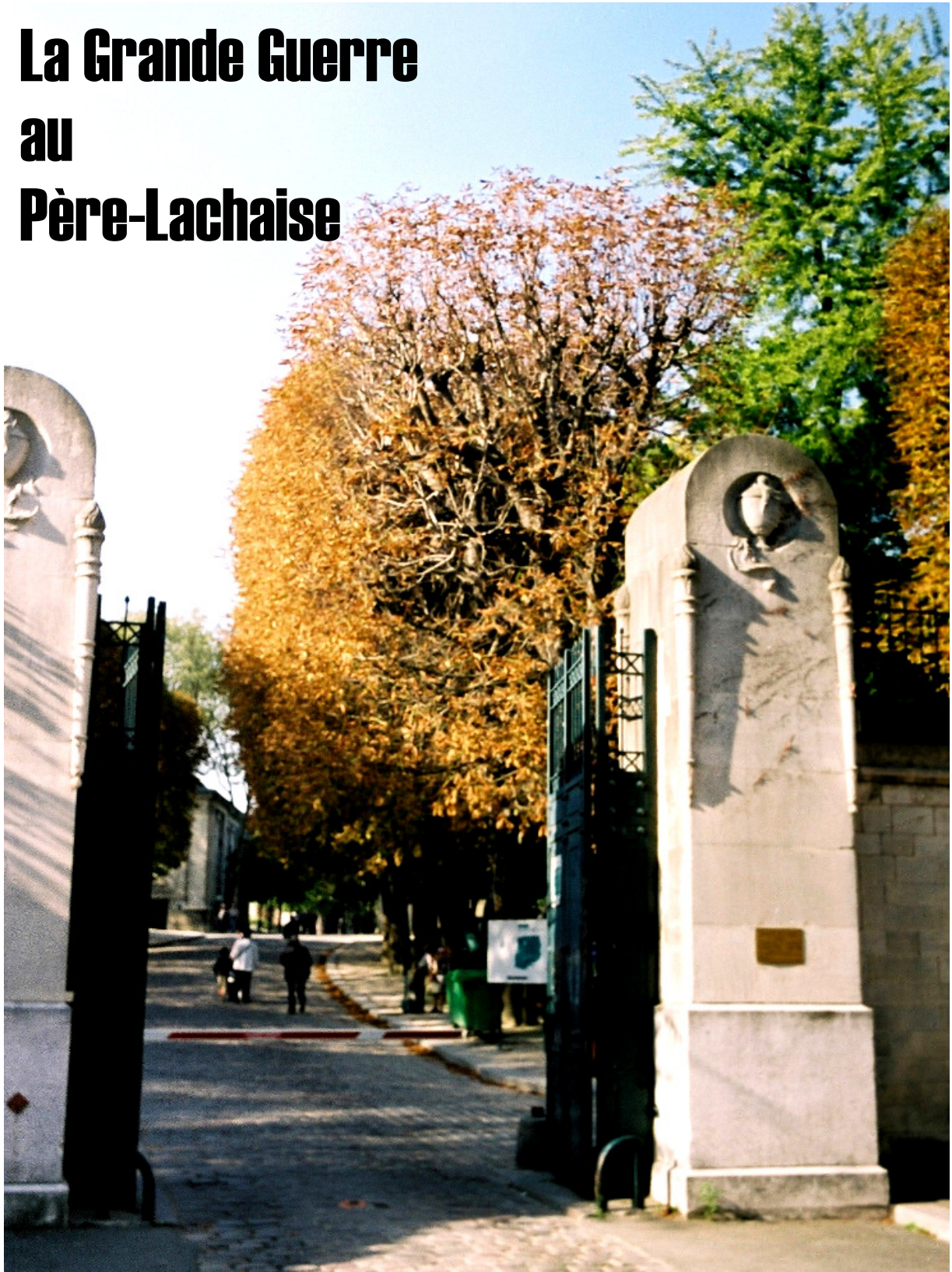


La Grande Guerre au Père-Lachaise



© photos H. Lenoir 2008 - Porte d'entrée coté métro Gambetta - « Avenue des étrangers morts pour la France ».



Maximilien Guedeney – aspirant 247^e d'infanterie 1917 – Av. Carette 93^e div.

Le cimetière du Père-Lachaise est le plus grand cimetière intra-muros de Paris et l'un des plus célèbres. Situé dans le 20^{ème} arrondissement de Paris, il accueille tous les jours nombre de visiteurs qui viennent voir les tombes ; tombes de personnages historiques, savants, médecins, stars du show-business cotoyant caveaux familiaux fastueux, aux décors fantasmagoriques et ornés de superbes sculptures.

C'est un lieu de promenade aussi, pour les couples, pour les visiteurs du monde entier. Livres et conférenciers de tous genres les emmènent à la découverte de Voltaire, Molière, Oscar Wilde, Victor Noir, ...

Mais qui songe à les emmener devant les tombeaux des soldats de la Grande Guerre ? Ils ont pourtant droit à notre reconnaissance et méritent aussi notre visite. Ce sont les héros de notre temps, de notre histoire de France !

L'histoire de ces héros est un roman et ce roman est d'une autre époque. Je vais essayer de vous le faire revivre un peu, en vous invitant à le découvrir au gré d'une agréable promenade au cimetière du Père-Lachaise, à l'ombre d'arbres centenaires...

« Je songe à vos milliers de croix de bois, alignées tout le long des grandes routes poudreuses, où elles semblent guetter la relève des vivants, qui ne viendra jamais faire lever les morts. Croix de 1914, croix casquées, croix des forêts d'Argonne qu'on couronnait de feuilles vertes, croix d'Artois, croix que l'Aisne grossie entraînait loin du canon...

Combien sont encore debout, des croix que j'ai plantées ?

Mes morts, mes pauvres morts, c'est maintenant que vous allez souffrir, sans croix pour vous garder, sans cœurs où vous blottir. Je crois vous voir rôder, avec des gestes qui tâtonnent et chercher dans la nuit éternelle tous ces vivants ingrats qui déjà vous oublient. »

Roland Dorgelès (Les croix de bois).

Plan des tombes



Souvenirs collectifs

- 1 mémorial du siège de Paris
- 2 impact Grosse Bertha
- 3 Zeppelin et rue de Tolbiac
- 4 soldats tchécoslovaques

Tombes remarquables

- | | |
|--|----------------------------------|
| 1 C ^{pt} . Kling | 6 G ^{én} . Grossetti |
| 2 l'écrivain Apollinaire | 7 Lt. mar. Gaucherot |
| 3 A ^{vt} . observateur Jouvenot | 8 G ^{én} . Guignabaudet |
| 4 L ^t cuirassier Guillaume | 9 l'écrivain Barbusse |
| 5 C ^{ral} . élève Fassiaty | 10 D. Napoléon Mesnard |

1 souvenir collectif

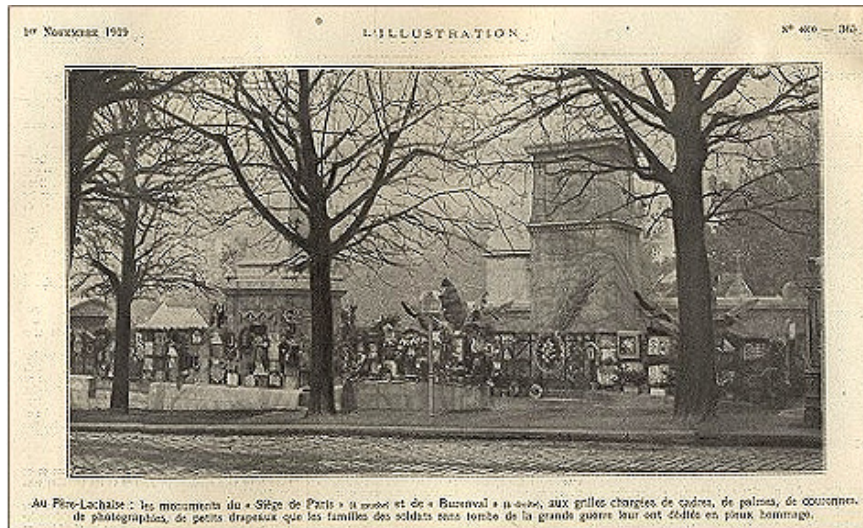
Votre promenade commencera à la porte des Amandiers (métro Père-Lachaise) et en longeant l'enceinte sur votre gauche vous parviendrez rapidement au **mémorial du siège de Paris**. Ce monument, élevé à la mémoire des soldats morts au combat pendant le siège de Paris en 1870-71, est composé de quatre statues en bronze placées aux angles du monument et représentant le Garde mobile, le Fusilier Marin, l'artilleur et le Soldat de Ligne.

Pendant fort longtemps, les grilles entourant ce monument étaient couvertes de photos et souvenirs de militaires morts à la guerre. Cette tradition s'est maintenant perdue mais, à la fin de la Grande Guerre, les familles qui avaient perdu leurs proches les recouvrirent de souvenirs de leurs défunts.

Laissons **Pierre Calel** nous raconter ce qu'il a vu... (L'illustration n° 4000 du 1^{er} novembre 1919)



Voici le monument à la mémoire des défenseurs de Belfort, 1870-1871, puis les monuments de Buzenval et du siège de Paris. Les grilles de ces deux derniers sont chargées de souvenirs aux soldats morts sans tombe. Il y a un nombre infini de petites vitrines, de vases fleuris, de bouquets, de plaques de marbre, de photographies, de cadres de perles, de petits drapeaux. Nous lisons les inscriptions. Un fils a été tué en Champagne, octobre 1915; son père a été torpillé, septembre 1915. Un simple carton encadré de faveurs porte, d'une écriture gauche: « Souvenir à un héros ». Pour un marin torpillé à Gallipoli à vingt ans, cette inscription souligne une photographie entourée d'un canevas brodé à la main: « En souvenir de notre fils chéri. » Sur une plaque garantie de la pluie par un bout de fer-blanc qui forme auvent, on lit: « Regretté de son épouse, de sa tante, de son ami. Jacques. »



Ici, c'est le plus jeune sans doute des soldats morts au champ d'honneur: « Raoul Thomas de Castelnau, engagé volontaire, chasseur au 106e bataillon, cité à l'ordre de l'armée, décoré de la Croix de guerre, tué à l'âge de seize ans et demi aux combats de Lingekopf (Alsace) le 2 juillet 1915. » Toutes les armes et tous les âges sont représentés.

Près de nous, une pauvre vieille femme entoure de lierre un cadre. Des fleurs encore, des fleurs, partout dans des vases, dans des cornets de porcelaine, ou de métal, dans un pot à moutarde, dans de petites caisses, dans des bouteilles, dans une baignoire d'oiseau. Et les inscriptions continuent: « À mon fiancé, téléphoniste, tombé au champ d'honneur », dit encore une broderie sur canevas.

Nous lisons cette plaque d'une double veuve: « A la mémoire de mes chers disparus. A mon mari, tué à Vauquois, février 1915 — A mon mari, tué à Bouchavesnes, septembre 1916 — Frères unis dans le malheur — Regrets éternels. »

P. Calel.

2 souvenirs collectifs

Descendez maintenant le chemin d'Errazu et engagez-vous à l'intérieur de la division 66.

A l'aide des deux photos d'époque et d'aujourd'hui, essayez de retrouver le point d'impact de l'obus lancé par la « **grosse Bertha** » le 13 avril 1918 vers 1h20 du matin. Ce fut l'un des rares tirs nocturnes du canon allemand sur Paris ! Remarquez les dégâts provoqués par un seul de ces obus et voyez que seules les « concessions perpétuelles » subsistent aujourd'hui...



© Maurice Branger / Roger-Viollet

Pendant les bombardements de la Grosse Bertha et des Gothas sur Paris, les monuments remarquables de Paris étaient protégés par des sacs de sable. Ci-dessus, la statue de la République, place de la Nation.



© Jacques Boyer / Roger-Viollet

Pour protéger leurs vitrines des explosions, les commerçants de Paris décorèrent leurs vitrines de bandes de papier collées et découpées en dentelle.

Du 23 mars au 8 août 1918, ce « super-canon » allemand tira sur Paris et sa banlieue 370 obus, faisant au total 256 morts et 620 blessés. Son tir le plus meurtrier eut lieu le 29 mars, tombant sur l'église Saint-Gervais pendant l'office et tuant 91 personnes.

Les Parisiens le baptisèrent la « grosse Bertha », du prénom de la femme du métallurgiste Krupp qui l'avait construit. Ce canon se trouvait dans la forêt de Saint-Gobain, près de Laon, à plus de 110 kilomètres de Paris ce qui représentait une véritable prouesse technique pour l'époque !

Souvenir tragique que cette aube du 8 septembre ! Les vagues d'assaut ennemies, s'infiltrant dans les bois, sont à 40 mètres, poussant des « hurrah ! » et soufflant dans leurs petits clairons au son sinistre. La lutte est sauvage. Dans les taillis, on s'éventre à la baïonnette, on se fusille à bout portant. L'Allemand vient de partout; le bois s'emplit d'une immense clameur. Combien de soldats tombent là, sans nul témoin de leur fin héroïque !

Des groupes se forment, luttant jusqu'à la mort, sans céder un pouce de terrain. Vaillants îlots qui cherchent à endiguer la marée débordante des uniformes gris...



Au régiment, les vieux poilus parlent souvent du sergent-major GUERRE et de l'adjudant FERDOR qui, ayant rallié des isolés, font former le carré, fauchant les vagues ennemies, puis s'ouvrent un passage à la baïonnette; ils parlent aussi du lieutenant SCHOEL qui, avec ses mitrailleurs, tient plusieurs heures, amoncelant devant lui l'hécatombe. Mais le régiment, mitraillé sur les trois faces, est sur le point d'être entouré ; déjà, des groupes ennemis se sont glissés derrière lui. Il les culbute et se replie sur Oeuivy, en soutien des batteries d'artillerie qui couvrent la retraite. Il lui faut, pour cela, gravir « le glacis de la mort » après avoir traversé un ruisseau sous la fusillade, et beaucoup tombent là pour ne plus se relever. Enfin, nous atteignons Gourgauçon, que nous mettons en état de défense.

Et l'on se regarde comme si l'on était échappé de l'enfer...

L'ennemi, épuisé par l'âpre bataille, s'est arrêté. Mais on pense, avec une grande tristesse, à tous les braves cœurs qui ont cessé de battre : le capitaine **KLING**, commandant le 1^{er} bataillon, frappé d'une balle en pleine tête.

Extrait de l'historique
du 66^{ème} régiment d'infanterie

1 tombes remarquables

Remontez vers le haut du cimetière jusqu'à la division 46, au début de l'allée transversale n°1 où se trouve une belle tombe familiale ouvragée (famille POIGNAT).

Remarquez au bas du socle la plaque en hommage au capitaine adjudant major du 66^{ème} RI, **KLING Gabriel Léon** tué devant l'ennemi le 8/9/1914 à Fère-Champenoise (Marne).

Notez la présence d'une palme en bronze signalant que le capitaine Kling avait été cité à l'ordre de l'armée : il avait été décoré de la légion d'honneur (vous verrez certainement beaucoup d'autres palmes sur les tombes du cimetière pendant votre promenade).

2 tombes remarquables

Continuez l'allée transversale n°1 jusqu'à « l'avenue des étrangers morts pour la France » que vous emprunterez alors. Sur votre gauche, dans la division 86, repérez le menhir de granit qui orne la tombe d'un de nos écrivains les plus célèbres du Père-Lachaise : **Guillaume Apollinaire**. Sur la dalle, vous y lirez trois strophes du poème "Les Collines" composé pendant la guerre et un extrait du calligramme « Cœur Couronné Miroir ». Le 17 mars, à La Ville-aux-Bois, dans l'Aisne, il fut grièvement blessé à la tête par un éclat d'obus. Trépané et réformé, Apollinaire continua d'écrire mais le 9 novembre 1918, le poète, dont l'organisme avait été affaibli par sa blessure de guerre, mourut de la grippe espagnole et fut enterré au Père-Lachaise le 13 novembre 1918...



Apollinaire à l'hôpital italien, en 1916.
Bibliothèque historique de la Ville de Paris

Le 13 novembre, alors qu'une foule en délire fêtait la victoire dans les rues de Paris, la dépouille mortelle d'Apollinaire quittait l'église St-Thomas-d'Aquin. Dans les rues, on fêtait la victoire tout proche et on criait « A bas Guillaume » !

Sa mère et sa femme Jacqueline marchaient en tête, derrière eux, une foule imposante d'amis, peintres, journalistes, compagnons d'armes suivaient le cortège... Blaise Cendrars (autre écrivain célèbre, blessé pendant la Grande Guerre et auteur de « La main coupée »), Raymonde et Fernand Léger sont dans le cortège...

Au carrefour du boulevard Saint-Michel, transis de froid, ils s'arrêtent pour aller se réchauffer dans un bistrot. Lorsqu'ils en sortent, le convoi est déjà loin et ils ne parviennent pas à le rattraper.

Au cimetière ils trouvent deux tombes fraîches :

Les fossoyeurs cassaient la croûte. Nous leur demandâmes quelle était la tombe d'Apollinaire ? Ils ne le savaient pas. « Vous comprenez, avec la grippe, avec la guerre, on ne nous dit pas le nom des morts que nous descendons dans le trou. Il y en a trop. Adressez-vous à l'administration. On a pas le temps. On est fourbu. – Mais, dis-je, c'est un lieutenant, le lieutenant Guillaume Apollinaire ou Krostrowitzky. On a dû tirer une salve sur sa tombe ! – Mon pauvre Monsieur, me répondit le chef d'équipe. On a tiré deux salves. Ce sont deux lieutenants. Nous, on ne sait pas lequel vous cherchez. Regardez vous-mêmes ! »

Ils continuent leurs recherches mais les tombes fraîches sont trop nombreuses...

Soudain ils remarquent une motte de terre avec un peu de gazon ; sa forme est peu commune, on dirait une tête. « Regardez, dis-je à Raymonde et à Fernand Léger, regardez, c'est prodigieux ! On dirait la tête d'Apollinaire »

Ils sont à ce point saisis qu'ils interrompent leurs recherches. Ils rentrent, bouleversés comme s'ils venaient d'être témoins d'une apparition – pire : de la manifestation charnelle de quelque forme nouvelle d'existence.

Avec Apollinaire - Souvenirs inédits (André Billy - Ed. La Palatine).

3 tombes remarquables

Continuez l'avenue des étrangers morts pour la France. Dans la division 85, entre le crématorium et l'ancien enclos musulman, essayez de trouver l'effigie de **JOUVENOT Robert Lazare Xavier** sous-lieutenant observateur à l'Escadrille 224 du 8^{ème} Génie Cie 2/24 ; tué à l'ennemi en combat aérien le 6/4/1917 à Pontavert dans l'Aisne.

Les photos ne sont pas rares dans les cimetières mais, au Père-Lachaise, l'aisance financière des familles leur permettait de représenter l'effigie de leurs défunts sur des médaillons de bronze.



L'observateur aérien était chargé de la reconnaissance des positions ennemies, de la protection des appareils en mission, du réglage des tirs d'artillerie et de la photographie aérienne. De rôle mineur et contesté au début des hostilités en août 1914, aviateurs et observateurs devinrent rapidement très importants dans la stratégie militaire de la Grande Guerre.

4 tombes remarquables

Contournez maintenant le crématorium et rendez-vous dans la division 90 pour voir un autre médaillon remarquable représentant **GUILLAUME Georges St-Cyrien** lieutenant au 4^{ème} Cuirassiers. et décédé le 8 décembre 1916.



Au début des hostilités, les soldats des régiments de cuirassiers portaient toujours la cuirasse et montaient à cheval mais très rapidement, ce type de régiment s'avéra inadapté à la guerre moderne. En octobre 1914 le 4^{ème} Cuirassier reçut l'ordre de quitter temporairement les cuirasses car elles gênaient le combat à pied. Un escadron entièrement à pied est alors formé puis les cuirasses ont été définitivement abandonnées ainsi que les chevaux.

Le 27 mai 1916, le 4^{ème} Cuirassier, démonté, formera le 4^e Régiment de Cuirassiers à Pied.



5 tombes remarquables

Dans cette même division 90 se trouve deux tombes remarquables par leurs plaques de bronze. Elles portent toutes les deux le fameux casque Adrian des poilus, palme, croix de guerre et médaille militaire.

Pour Fassiatty, un compas, règle et équerre rappellent également ses études :

FASSIATY René né le 28/11/1887 à Paris 9^{ème} ; élève de 1^{ère} classe à l'Ecole des Beaux-Arts ; Caporal au 356^{ème} RI ; tué à l'ennemi le 29 mai 1915 au Bois-le-Prêtre (Meuse).

La tombe de Lasseray se trouve, elle, au centre de la division 90, juste au bord de l'allée...

LASSERAY André Eugène né le 27/10/1897 à St-Mandé (Seine) ; Soldat au 21^{ème} RI ; tué à l'ennemi le 29 septembre 1918 à Orfeuil (Ardennes).

En août 1914, les troupes françaises ne disposaient que d'un simple képi de drap et les blessures mortelles à la tête étaient fort nombreuses. Le général Adrian travaille à la conception d'un casque d'acier léger et protecteur. A la fin du mois d'août 1915, la production journalière s'élèvera à 52 000 et le 15 septembre lorsque débute la grande offensive de Champagne 1 600 000 casques sont distribués aux armées : le « **casque Adrian** » est né ! Un attribut spécifique permettra de faire la distinction entre les différents corps d'armée : une grenade pour l'infanterie, un cor pour les chasseurs, etc...



3 souvenirs collectifs

Vous n'avez que quelques mètres à faire pour rejoindre la division 89 et, à partir de l'angle qui jouxte le crématorium, trouver, cachées derrière la première rangée, les tombes offertes par la mairie de Paris à l'occasion de l'explosion de l'usine de grenades de la rue de Tolbiac (20 octobre 1915) et aux victimes de l'attaque du Zeppelin allemand (nuit du 29 janvier 1916).



Une Fabrique de Grenades EXPLOSE RUE DE TOLBIAC

**On a retrouvé 37 cadavres
et 65 blessés**

Au 174, rue de Tolbiac, entre la rue du Moulin et la rue Bobillot, dans une balise relativement vaste, construite en planches, est installée une fabrique de grenades à main, où déjà un petit accident s'était produit précédemment.

Dans cette usine, dirigée par M. Bilan, deux cents femmes, sous la surveillance de contremaîtres artificiers, chargent les grenades à main destinées aux tranchées.

L'explosion

A 14 h. 12, comme de coutume, le personnel rentre et se met au travail. A 8 heures moins un quart, une explosion terrible, entendue à plusieurs kilomètres à la ronde, se produit. La fabrique tout entière venait de sauter.

Des débris de toutes sortes, les corps humains mélangés aux matériaux, furent projetés à cinq ou six cents mètres de là ; des débris de ferrailles furent même ramassés avenue d'Italie.

Des petites maisons construites tout à l'entour s'écroulèrent, les murs des maisons voisines se lézardèrent, des fenêtres furent arrachées ; toutes les vitres de la rue Bobillot, de la rue du Moulin furent brisées.

Des voitures sortirent pour voir comme d'habitude les rares ouvrières échappées comme par miracle à la catastrophe. Les pompiers se précipitèrent par à ôtre sur les lieux, rejoignant bientôt par le triple cortège des ambulances et des fourgons des pompes funèbres, qui, durant trois heures, devront faire une allée et venue incessante entre le lieu du sinistre et les hôpitaux les plus voisins.

Après une heure d'un travail pénible, les pompiers avaient retiré des décombres

Le président auprès des blessés

Dimanche matin, M. Poincaré a de nouveau visité les immeubles ravagés par les bombes et a réconforté les parents des victimes, et les familles les plus éplorées.

Le président de la République s'est ensuite rendu à l'hôpital où il s'est arrêté au chevet de chacun des blessés.

Il était accompagné de MM. Mabry, le général Dapargue, Meunier, etc.

Il a réconforté chacune des victimes en particulier, s'intéressant à leur état.

Les bombes

Dix-sept engins ont été lancés par le Zeppelin qui a survolé Paris samedi. Trois d'entre eux étant non explosés. Le directeur du laboratoire municipal, M. Kling, est allé les récupérer sur les lieux.

Les dernières sont des bombes extérieures -- de taille très différente -- analogues à celles jetées sur Compiègne lors du raid de mars dernier. Deux d'entre elles ont un diamètre double de celles trouvées l'an passé. Toutes sont chargées au trinitrotoluène solide.

Les trois engins ont été découverts dans des jardins, notamment dans le 50^e, à une profondeur de 17,80 mètres.

On suppose que la septième bombe lancée, qui causait de dégâts, appartenait au calibre le plus élevé. Les projectiles du Zeppelin devaient, d'ailleurs, être de plusieurs forces.

Les bombes ont été démontées au laboratoire municipal. Elles ont ensuite été

Les morts et les blessés

Voici les noms des victimes causés par les bombes et l'indication sommaire des dégâts sans qu'on doive préciser l'heure.

Première bombe. -- Terrain plein du défoncé et volée du Maître chèque. Bâtaux aux alentours. Pas de victimes.

Deuxième bombe. -- Bâtiment de la (hôtel meublé) défoncé du fait de la victime : Mme G. Demarguelle, tuée ; lussé et Eugène Ilay, blessés.

Troisième bombe. -- Immeuble de la sur la cour, effondré à deux. Tué : M. François, gardien de la paix, tué ; Mme Bourrier, Mme Parent, 2^e Mme François, femme du gardien de Mme G. Malin, M. Brunel, gardien de blessés.

Quatrième bombe. -- Immeuble défoncé fortement endommagé. Cinq M. J. Buland, Mme J. Buland, M. M. G. Luthuine et Mme Luthuine.

Cinquième bombe. -- Immeuble défoncé, huit victimes : M. J. Fréchet, Filippa, M. B. Pottjean, Mlle L. Mlle Leriche, M. Leriche, Andréas François, tués ; H. Pottjean, blessé.

Sixième bombe. -- L'engin s'est à une petite place, à creusé un trou de 100 mètres. Pas de victimes.

Septième bombe. -- Le projectile a défoncé le trottoir devant une maison de trois étages, dont la façade a été très endommagée. Sept victimes : Mme Choukman et ses deux enfants, son frère et la femme de celui-ci, blessés ; M. M. Forest

Le Zeppelin

Le premier raid 25 MORTS, ET 26 BLESSÉS

Il était 10 heures du soir. Soudain, des sonorités de clairon éclatèrent à travers les rues de la capitale, que les voitures des pompiers parcouraient à toute vitesse.

Presque aussitôt, dans toutes les rues, les réverbères s'éteignirent.

Traillères, l'alerte n'était pas tout à fait inattendue. Depuis une demi-heure environ on avait vu les lumières de nombreux avions sillonner le ciel. L'autorité militaire avait été, en effet, prévenue qu'un Zeppelin avait été vu sur La Ferté-Maclos à 9 h. 2

exactement, et aussitôt les avions du camp retranché avaient commencé leurs rondes.

En même temps, des projecteurs des fort illuminaient l'obscurité de leurs feux d'hublots, tentant la profondeur des ténèbres.

On ne fut pas longtemps sans entendre

aurait été atteint

urs qui a cahorché dans la à la poursuite du Zeppelin, avait pu approcher le dirigeable à 30 mètres et qu'il avait 28 cartouches de sa mitrailleuse avant atteint l'ennemi, mais il n'a pu se rendre les occasions. L'avion qui at était monté par un pilote et par un traillonneur lieurs l'est de Paris que la ren-

L'aviateur essaya de barrer le au Zeppelin et y réussit

seule le Zeppelin fit un cro-

rd-Est ; mais il revint sur

c'est alors qu'il jeta ses

29 janvier 1916 Un ballon dirigeable allemand lâche 17 bombes sur l'Est de la capitale provoquant la mort de 26 personnes dans les quartiers de Belleville et de Ménilmontant. Cette attaque aérienne sera la dernière du genre utilisée par les Allemands.

7 tombes remarquables

Continuez l'avenue transversale n° 3, empruntez sur votre droite l'avenue Grefühle puis, en bordure de la 95^{ème} division arrêtez vous un instant près de la tombe de la famille Gaucherot. Cette tombe semble insignifiante mais elle nous rappelle que la guerre s'étendait aussi sur les mers... Ici repose le lieutenant **GAUCHEROT Fernand** disparu en mer le 26 février 1916 lors du torpillage du **Provence II**.



Le 26 février, à 15 heures, le **Provence II**, qui se trouve alors par 35° 58' Nord et 21° 18' Est est torpillé par tribord arrière par le **U. Boot 35, un sous-marin allemand** aux ordres du Commandant Lothar von Arnould de la Périère. Le sous-marin n'a pas été repéré et d'après un témoin, seuls quelques hommes auraient aperçu le sillage de la torpille au moment du choc à une très courte distance du bord. Il était donc trop tard pour tenter une manœuvre d'esquive.

L'eau envahit les cales et le Provence commence à s'enfoncer par l'arrière en donnant de l'inclinaison sur tribord. Le Commandant Vesco fait stopper les machines, fermer les portes étanches et lance de suite le signal de détresse. L'officier en second et les officiers du bord faisant exécuter ses ordres, les embarcations sont apportées immédiatement mais s'avèrent bien insuffisantes. En effet ses 38 embarcations ne permettent de recueillir que 1350 hommes au maximum.

Alors, le Commandant Vesco rejoint sur la passerelle les officiers qui l'entoureront jusqu'à la fin.

La situation, au bout de quelques minutes, devient malheureusement très critique. L'arrière s'enfonce très rapidement, l'eau envahit les chaufferies. Le navire se cabre et coule proue vers le ciel, 17 minutes après avoir été torpillé.

Le Commandant Vesco eut le temps de dire : « Adieu, mes enfants ». Ses hommes répondirent par un vibrant : « Vive la France ! »

L'équipage fit montre du plus grand courage. La plupart des marins n'ont quitté le bord qu'à la nage et au dernier moment. Les canonnières sont restés à leurs pièces jusqu'à ce que l'eau leur monte à mi-corps, espérant toujours voir le sous-marin et le couler pour venger leurs camarades et leur bâtiment.

Plus de 1100 marins et soldats ont péri dans cette catastrophe.

Les survivants, entassés dans les canots, sur les radeaux ou réfugiés sur des épaves flottantes et dont certains auront succombé durant la nuit, seront recueillis le lendemain à l'aube par le Fantassin, le Canada, ainsi que par le sloop anglais Marguerite. Ils seront conduits à Malte.

Un canot contenant 86 hommes ne fut retrouvé par le Cavalier que 48 heures plus tard.

L'illustration n° 3811 du 18 mars 1916

6 et **8** deux tombes remarquables dans la 94^{ème} division

Les Généraux du Père-Lachaise

Comme quoi, les généraux français n'ont pas tous passé la guerre dans de superbes châteaux, à déguster du champagne pendant que leurs hommes se faisaient tuer...

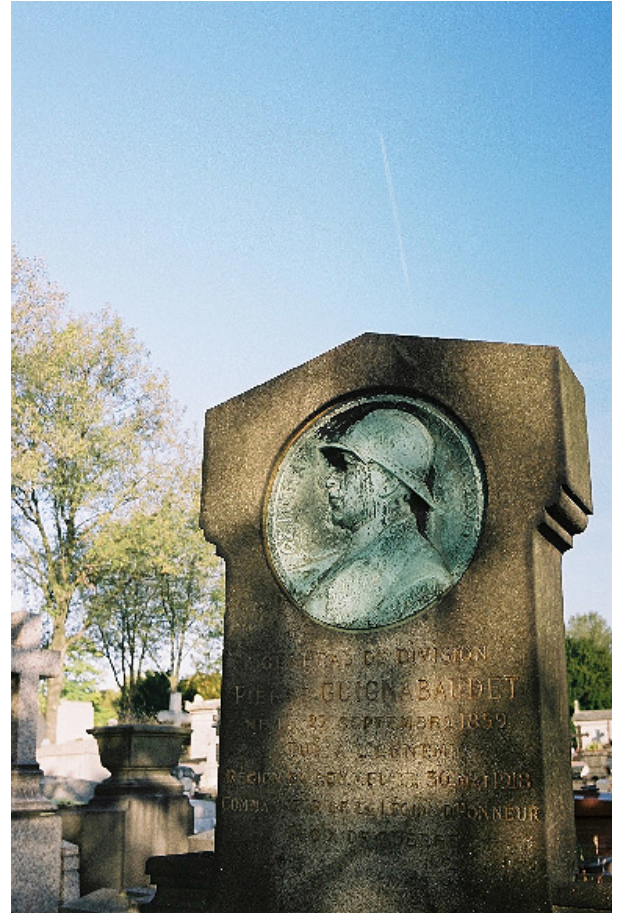
GROSSETTI Paul François (94^{ème} div., av. Grefühle, 1^{ère} ligne) général de Division commandant l'Armée d'Orient ; mort de maladie contractée en service le 7/1/1918 à Paris.

GUIGNABAUDET Pierre Amable (94^{ème} div., av. Pachod, 1^{ère} ligne) général de Division commandant la 2^{ème} division d'infanterie puis la 41^{ème} ; mort de blessures de guerre le 31/5/1918 aux environs de Kemmel (Belgique).



Le Général Foch disait de lui : « *Grossetti : un héros, invulnérable ! Toujours sous la mitraille, au milieu des balles. Elles ne le touchent pas. Quel homme !* »

Grossetti prend une part glorieuse à la bataille de la Marne (1914) puis à la bataille des Flandres en Belgique est fait Grand Officier de l'Ordre de Léopold de Belgique par le Roi des Belges. Il sera affecté à l'Etat-major général de l'Armée en 1917 puis, nommé Commandant en chef de l'Armée Française d'Orient. Il reçoit la Croix de Grand Officier de la Légion d'Honneur en 1917 mais, Gravement malade, ayant contracté la dysenterie, il est ramené à Paris où il meurt le 7 janvier 1918, quelques mois avant l'Armistice.



Né dans le Puy-de-Dôme le 22 septembre 1859, **Guignabaudet** avait débuté comme enfant de troupe dans la garde républicaine puis était passé par Saint-Cyr. Il fit campagne en Tunisie ; puis au Tonkin en 1885...

Général de brigade en 1912, il prit part aux premières opérations en Lorraine et sur la Marne ; reçut en novembre 1914 la cravate de la Légion d'honneur et, le mois suivant, les étoiles de général de division. Le 16 mai 1918 il est engagé dans la bataille des Flandres et meurt le 30 mai à l'ambulance 2/16 à Terdegthem.

9 tombes remarquables

Pour trouver le poilu du Père-Lachaise le plus commémoré encore de nos jours, dirigez-vous vers le mur des Fédérés et, entre la division 77 et 97, vous verrez la tombe de **Henri BARBUSSE**.

Considéré dans le monde de la littérature comme un des chefs-d'œuvre de la littérature de guerre, « **Le Feu** », publié à la fin de novembre 1916, remporta aussitôt le prix Goncourt. Il consacre les années qui suivent et ce, jusqu'à sa mort au militantisme communiste et à la défense de la paix. Atteint d'une pneumonie, il décède à Moscou le 30 août 1935.



Dans la terre

« Le grand ciel pâle se peuple de coups de tonnerre : chaque explosion montre à la fois, tombant d'un éclair roux, une colonne de feu dans le reste de nuit et une colonne de nuée dans ce qu'il y a déjà de jour. Là-haut, très haut, très loin, un vol d'oiseaux terribles, à l'haleine puissante et saccadée, qu'on entend sans les voir, monte en cercle pour regarder la terre. La terre ! Le désert commence à apparaître, immense et plein d'eau, sous la longue désolation de l'aube. Des mares, des entonnoirs, dont la bise aiguë de l'extrême matin pince et fait frissonner l'eau ; des pistes tracées par les troupes et les convois nocturnes dans ces champs de stérilité et qui sont striées d'ornières luisant comme des rails d'acier dans la clarté pauvre ; des amas de boue où se dressent çà et là quelques piquets cassés, des chevalets en X, disloqués, des paquets de fil de fer roulés, tortillés, en buissons. Avec ses bancs de vase et ses flaques, on dirait une toile grise démesurée qui flotte sur la mer, immergée par endroits. Il ne pleut pas, mais tout est mouillé, suintant, lavé, naufragé, et la lumière blafarde a l'air de couler.. »

Le Feu _ Henri Barbusse



Les obsèques sont célébrées le 7 septembre. En tête marchent les harmonies suivies de cinq cent drapeaux rouges bordés de noir. Un peu plus loin, sur deux mètres de haut, un grand portrait de Barbusse domine la foule. Des pauvres transportant le corps, marchent sur plusieurs rangs, des jeunes filles portent les oeuvres de l'écrivain... En un long défilé, des milliers d'hommes et de femmes viennent se recueillir devant le cercueil. Un an plus tard, une stèle, taillée dans le marbre par les ouvriers de Sverdlovsk sera érigée sur la tombe.

10 tombes remarquables

S'il vous reste encore un peu de courage, vous pourrez terminer cette promenade en allant voir une tombe pour le moins surprenante... Au bout de l'avenue Pachtod, tournez à droite et engagez vous sur l'avenue transversale n° 2. Au bout de quelques mètres, sur votre gauche, une allée vous mènera à l'intérieur de la division 41 et là, une tombe fraîchement rénovée vous y attend : la tombe de l'**arrière petit-fils de Napoléon 1^{er}**, Daniel **Napoléon Mesnard** mort le **17 juillet 1917** au fort de la Pompelle près de Reims ! Vous êtes sceptiques ? On le serait à moins ! Et pourtant...



En juillet, le régiment assurait le service devant Reims. La proximité des lignes permettait ici à l'ennemi d'ajouter le tir de son artillerie de tranchée à celui des autres pièces et il nous accablait de torpilles des plus gros calibres. Une d'elles s'abattit un jour sur un petit poste de guetteurs. Ils furent aux trois-quarts ensevelis mais ils parvinrent à se dégager seuls. Une autre de ces torpilles vint tuer glorieusement à leur poste de combat les **chasseurs Mesnard** et Chevalier qui étaient restés impassibles à un tir de plus en plus précis.
Historique du 17^{ème} régiment de chasseurs.

Laissons André Castelot nous raconter cette étonnante histoire :

« Le matin du jour de l'an 1807, sur la route gelée de Pultusk à Vasovie, tiré au grand galop par ses chevaux ferrés à glace, Napoléon chante – faux. La veille, encore à Pultusk, il a appris qu'**Eléonore Denuelle de La Plaigne**, lectrice de sa sœur Caroline, a mis au monde – le 13 décembre – un garçon qu'elle affirme né de ses amours avec l'Empereur. Il peut donc procréer ! C'est Joséphine qui est devenue stérile ! ... Tout en roulant vers Varsovie, le visage de l'Empereur, peu à peu, se rembrunit. L'enfant – le futur comte Léon – est-il de lui ? La mère le crie sur tous les toits, mais la petite rouée n'a-t-elle pas eu également des bontés pour Murat ? Napoléon doute... »

Ce fils, le **comte Léon**, avait une forte ressemblance physique avec l'Empereur et après une vie mouvementée, se maria en 1862 avec Françoise Jonet. Six enfants naquirent de cette union ; Charlotte, la cinquième, épousa Armand Mesnard le 3 août 1895 et le 25 août 1896 son fils naissait : **Daniel Napoléon Jean Fernand Mesnard** mort pour la France à l'âge de 21 ans, au Fort de la Pompelle, près de Reims, le 17 juillet 1917. Légende ou vérité ? A vous de choisir...

4 souvenirs collectifs

La promenade se termine et vous pouvez ressortir par
« l'avenue des étrangers morts pour la France ».

Dans cette avenue, juste avant la sortie et sur votre gauche,
jetez un œil sur le mémorial des soldats belges et ne manquez surtout pas
le superbe monument aux soldats tchécoslovaques.



Le mémorial aux soldats tchécoslovaques

*Notez le souci du détail, voyez comme l'habit et l'équipement du soldat,
de la gourde aux cartouchières y sont représentés !*